

L'insaisissable corps du peuple dans le cycle révolutionnaire d'Alexandre Dumas

par Corinne Saminadayar-Perrin

« Nos pères, ces géants... ». Mon père était de taille moyenne, plutôt petit; mon grand-père était appelé Bas-du-Cul dans son village. Je n'ai pas de géants pour ancêtres.

Jules Vallès, *L'Insurgé*.

Composée de 1846 à 1853, la tétralogie romanesque que Dumas consacre à la Révolution¹ se présente explicitement comme une somme narrative synthétisant les analyses de l'historiographie romantique; cette vocation récapitulative, qui tient de l'hommage, prend un sens fort dans un contexte politique où l'éloge de Michelet a valeur de manifeste: « Sans doute, *Ange Pitou* et *La comtesse de Charny* sont-ils des romans de vulgarisation de l'*Histoire de la Révolution*, mais il serait trop paresseux d'attribuer les citations directes ou indirectes (Gilbert, en prophète, parle souvent comme Michelet écrit) à la simple paresse. C'est plus profondément

1 - Le cycle révolutionnaire de Dumas, intitulé *Mémoires d'un médecin*, comprend les romans suivants: *Joseph Balsamo* (1846-48), *Le collier de la reine* (1849-1850), *Ange Pitou* (1850-51) et *La comtesse de Charny* (1852-53). Toutes les références à ces œuvres renverront désormais à l'édition Robert Laffont, (« Bouquins »), Paris, 1990.

prendre la défense d'un homme exilé et d'une pensée qu'on cherche à occulter. »² Mais cette apologie enthousiaste est aussi une œuvre de crise : Dumas reconfigure les événements révolutionnaires à la lumière de l'expérience républicaine avortée de 1848, qui vit l'illusion lyrique de Février, celle de Lamartine et de l'*Histoire des Girondins*, se noyer dans le sang de Juin – l'insurrection ouvrière et la violence de la répression marquant l'irruption brusque d'antagonismes sociaux que le discours politique bourgeois refoule et occulte. Et, lorsque Louis-Napoléon Bonaparte assassine la jeune République, il ne fait que reproduire sur le mode mesquin et caricatural l'attentat liberticide de son oncle, qui avait déjà confisqué l'héritage de 1789... La fiction historique permet ainsi de problématiser l'actualité sociopolitique, tout en désignant cette portée polémique par un réseau d'allusions explicites : la « race d'aigles qui finit par des perroquets » (*La comtesse de Charny*, p. 39) renvoie autant à Napoléon III qu'au dernier des Bourbons.

Reposant sur une postulation contradictoire, partagé entre l'enthousiasme républicain et un désenchantement angoissé, le cycle révolutionnaire de Dumas exhibe narrativement l'aporie constitutive qui le fonde³, et l'incarne exemplairement dans l'investissement sémiotique des corps (matériels, allégoriques et symboliques). L'ensemble romanesque, avec *Ange Pitou*, est centré sur la prise de la Bastille, ce prodigieux acte de foi qui constitue le peuple en une entité nationale consciente d'elle-même : 1789 marque l'épiphanie du corps souverain de la Nation, laquelle s'impose face à la déchéance du corps symbolique du roi. Le sujet même du récit réside donc essentiellement dans cette affirmation glorieuse du corps social régénéré, et induit toute une série de métaphores d'autant plus opératoires qu'elles sont consacrées par la tradition historiographique. Antoine de Baecque a montré comment, dès la fin du dix-huitième siècle, les contemporains ont « donné corps à l'histoire » pour conférer une intelligibilité à la singularité absolue de l'événement révolutionnaire : « [On] met en vers, en récit, ou en images un transfert de virilité : du sexe royal vers le sexe patriote. C'est la puissance de procréer qui change de constitution : la fécondité bourbonne s'est perdue, corrompue puis éliminée par les plaisirs infructueux de la cour ; voici, en recours, la puissance séminale du patriote, seule capable de faire naître un nouveau corps, une nouvelle

2 – Claude Schopp, « La boue et le sang », préface aux *Mémoires d'un médecin*, *op. cit.*, p. 26.

3 – Sur cette question, voir l'analyse d'Anne Léoni et Roger Ripoll, « Quelques aspects de la Révolution française dans le roman-feuilleton », *Revue d'histoire littéraire de la France*, mai-juin 1975, p. 406 : « En même temps qu'ils nient les divisions internes de la société et que, pour des raisons différentes, ils proclament l'unité du peuple et de la bourgeoisie, les romanciers se heurtent à la violence qui remet en question cette image. Mais c'est toute la société française qui se heurte au même moment à cette réalité de la violence. Comment célébrer l'émancipation du peuple et l'unanimité révolutionnaire, alors que les journées de Juin viennent anéantir le mirage unitaire ? ».

Constitution. »⁴ Le récit de Dumas souligne ainsi les symptômes physiques de l'impuissance inscrits dans le corps de Louis XVI, et enregistre les rumeurs accusant la reine de monstrueuses déviances sexuelles (ses relations équivoques avec la princesse de Lamballe, ses attouchements incestueux sur le petit dauphin) : le transfert de fécondité, de la famille royale au peuple, signifie l'enfantement de l'avenir, et la naissance historique de la France comme corps national⁵, selon une logique aussi métaphorique qu'allégorique.

Or, alors que le récit met efficacement en scène l'effritement et l'exténuation du pouvoir royal, il semble incapable de donner corps au Peuple régénéré par la fraternité républicaine. Certes, Dumas reprend à l'historiographie romantique sa mythologie des grands hommes, et incarne les points forts de l'histoire révolutionnaire dans quelques figures emblématiques : « Le grand homme est celui qui donne forme à une idée encore latente. Inversement les forces collectives, dans les grands moments d'unanimité, deviennent des individus. L'histoire romantique est donc exaltation paradoxale des individus qui ne sont grands que par les forces qu'ils incarnent : elle parle du peuple à travers les hommes qu'elle mythifie, elle parle d'un sujet unique lorsqu'elle met en scène les foules révolutionnaires. »⁶. Cette valeur symbolique, qui fait d'un individu l'expression et l'emblème d'une force collective, correspond parfaitement à l'esthétique du roman historique de tradition scottienne, et recoupe l'exigence de transparence et de lisibilité propre au roman populaire : on comprend que Dumas n'ait pas hésité à multiplier les portraits directement inspirés de Michelet ou de Lamartine. Mais l'économie générale du récit escamote le lien socio-idéologique qui confère aux grands hommes leur légitimité représentative : si la monstruosité physique de Mirabeau reprend la valeur symbolique qu'elle revêt par exemple chez Hugo dès *Littérature et philosophie mêlées* (1834⁷), on ne saisit guère ce qui fait des (épisodiques) personnages de premier plan l'incarnation des volontés politiques du peuple.

4 – Antoine de Baecque, *Le corps de l'histoire. Métaphores et politique (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, 1993, p. 75.

5 – Notons que cet ensemble de représentations, et les discours qui la constituent, s'infléchissent sensiblement mais restent en grande partie vivaces et efficaces au dix-neuvième siècle : alors même que le corps de la Nation devient allégorique et s'offre abstraitement comme valeur à contempler plutôt que comme totalité organique (voir les analyses d'Antoine de Baecque, *Le corps de l'histoire, op. cit.*, p. 389), la sémiotisation de cette incarnation allégorique devient objet de débat (Maurice Agulhon, *Marianne au combat*, Paris, Flammarion, 1979) : en témoigne, en 1848-49 justement, la « mise au concours » officielle des figures allégoriques de la République.

6 – Paule Petitier, « Lectures de la Révolution française », dans *Le dix-neuvième siècle : science, politique et tradition*, sous la direction d'Isabelle Poutin, Paris, Berger-Levrault, 1995, p. 250.

7 – Pour une très éclairante mise au point sur l'investissement symbolique dont la monstruosité de Mirabeau fait l'objet chez Hugo, voir David Charles, *La pensée technique dans l'œuvre de Victor Hugo*, Paris, PUF (« Écrivains »), 1997, p. 62-65.

Inversement, l'action révolutionnaire collective ne permet jamais le surissement, fût-il éphémère, du corps glorieux de la Nation: la violence dégrade la collectivité en foule et la foule en horde incontrôlable – la sublimation des individus en une entité politique consciente d'elle-même s'inverse en déchaînement de corps furieux⁸, en un débordement animal irréductible à l'analyse raisonnée.

Le récit incarne ainsi métaphoriquement les tensions qui traversent le discours romanesque: comment l'épiphanie révolutionnaire peut-elle à la fois sanctionner la dissolution du corps symbolique du roi et l'impossible avènement du corps national de la France nouvelle? Les différentes logiques à l'œuvre dans l'investissement sémiotique des corps sont toutes cohérentes, mais incompatibles entre elles: c'est paradoxalement la très grande lisibilité des codes choisis par Dumas qui montre l'impossibilité de construire une lecture idéologique et politique globale de la Révolution.

L'agonie de la royauté

Comme l'indique le titre donné à l'ensemble du cycle révolutionnaire, *Mémoires d'un médecin*, c'est au regard scientifique du clinicien que le récit délègue la lucidité historique capable de conférer lisibilité et intelligibilité à l'opacité du devenir. Scrutant avec la clairvoyance du spécialiste les symptômes de la crise révolutionnaire qui va bouleverser le corps social, les médecins présentent une interprétation sociopolitique susceptible de déboucher soit sur un diagnostic (le docteur Gilbert est conseiller du roi et de la reine), soit sur une révélation prophétique de l'avenir (Cagliostro prédit en visionnaire l'issue de l'épopée révolutionnaire que Dumas, lui, n'intègre pas à son œuvre). Parce que l'enfantement de l'avenir obéit aux logiques du vivant, parce que la société est un corps en perpétuelle évolution, l'herméneutique médicale constitue, dans la diégèse, le paradigme dominant qui préside à l'élaboration du discours historique.

Le monumental prologue que constitue *Joseph Balsamo* confie à deux médecins le soin de décrypter, pour le lecteur, les premiers indices de la crise sociale encore à venir. À la Cour, c'est le docteur Louis, au nom révélateur (sa clairvoyance inverse la myopie physique et l'aveuglement historique de Louis XVI), qui diagnostique la grossesse d'Andrée de Taverney, alors même que la jeune fille, violée dans son sommeil hypnotique par le jardinier Gilbert, se croyait encore vierge: grossesse éminemment symbolique, puisqu'elle renvoie au problématique enfantement de l'avenir, né

8 – Voir Corinne Saminadayar-Perrin, « Peuple, violence, révolution: *Ange Pitou* », dans *Regards populaires sur la violence*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2000, p. 31-44. L'historiographie de la Révolution a mis en évidence cette force opaque des corps, des imaginaires, des représentations.

de la violence populaire sur une aristocratie aveugle et absente à elle-même... À Paris, c'est au chirurgien Marat qu'il revient de dégager, dans l'accident dramatique qui ensanglante les fêtes célébrant le mariage du Dauphin, des causes politiques dépassant infiniment les raisons toutes anecdotiques et contingentes du drame; les monceaux de morts et de blessés témoignent physiquement de la violence que le pouvoir royal exerce sur ses sujets⁹: « Tous les malheurs arrivés aujourd'hui viennent de vous; ils viennent de vos abus, de vos envahissements », crie Marat à Philippe de Taverney (p. 591), avant de lancer un anathème significatif: « Malheur aux nobles, aux riches et aux aristocrates! » (p. 596). Aussi est-il cruellement révélateur que le massacre ait lieu au moment des noces du roi, qui célèbrent la fécondité d'une dynastie d'opresseurs par une fête populaire délibérément aliénante... Le « jeune praticien » sera d'ailleurs le dernier à quitter la scène romanesque dans l'épilogue de *Joseph Balsamo*, sur une prophétie de Rousseau annonçant la Révolution.

Dans la suite de la tétralogie révolutionnaire, le docteur Gilbert, élève de Cagliostro et à ce titre médecin du corps et de l'âme, se trouve préposé à l'analyse historique; dans une scène à cet égard révélatrice, M^{me} de Staël, à qui le narrateur délègue sa clairvoyance, déclare à Gilbert: « Vous n'êtes pas un chimiste ordinaire, un praticien comme les autres [...] vous avez sondé tous les mystères de la science de la vie » (*Ange Pitou*, p. 832). Vie des individus et vie des peuples, bien sûr¹⁰ – aussi le récit maintient-il dans une significative ambiguïté la compétence mi-rationnelle, mi-magique qui assure au docteur Gilbert sa quasi-omniscience historique.

Ce savoir du médecin, qui s'exerce aussi bien sur le corps des individus que sur le corps collectif de la France, s'impose comme un élément de pouvoir, ou plutôt de contre-pouvoir politique. Lors de sa première entrevue avec Marie-Antoinette, le docteur Gilbert commence l'entretien dans une position d'indéniable infériorité: la reine l'a convoqué pour l'humilier et le confondre en lui rappelant son passé ignoble et le viol dont il s'est rendu coupable. Or, la confrontation inverse d'emblée ce rapport de forces; le regard du clinicien dépouille immédiatement l'auguste souveraine de son prestige symbolique pour la réduire à un corps souffrant, livré à toutes les nervosités incontrôlables propres à l'organisation féminine: « Votre Majesté [...] me paraît toucher à une crise nerveuse. J'oserais lui demander de ne s'y point abandonner; tout à l'heure elle n'en serait

9 – La Révolution saura transfigurer en spectacle violemment signifiant cette exposition des corps violents: « [Dans les funérailles républicaines], la marque du corps meurtri se veut indélébile, pédagogie visuelle d'une efficacité certaine qui doit permettre, lors de mises en scène savamment préparées, d'inscrire sur les blessures le message politique » (A. de Baecque, *Le corps de l'histoire*, op. cit., p. 344).

10 – Rappelons que les sciences de la vie, modèle épistémologique alors dominant, ont servi de paradigme à la redéfinition de l'histoire au dix-neuvième siècle.

plus maîtresse » (*Ange Pitou*, p. 920). Les séances d'hypnose qui scandent la progression du récit emblématisent le pouvoir du médecin : celui-ci sait faire parler les corps, lesquels dévoilent ce que la conscience même du patient ignore, et révèlent le passé pour éclairer l'avenir.

Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas de voir Gilbert, devenu médecin du roi, veiller sur la santé de la monarchie plus que sur celle de Louis XVI ; le destin de la couronne de France s'incarne dans le corps du souverain dont il est indissociable, si bien que le docteur définit son rôle en ces termes : « Je suis un médecin politique surtout » (*Ange Pitou*, p. 921). Louis XVI et Marie-Antoinette, au plus fort de la crise révolutionnaire, s'en remettent à son diagnostic : « [Le roi] croit que votre expérience peut s'appliquer en même temps à la santé du roi et à celle du royaume » (*La comtesse de Charny*, p. 871) ; c'est au médecin qu'on fait appel chaque fois qu'il s'agit de sauver le roi et la royauté (*ibid.*, p. 784).

Or, le regard du savant physiognomoniste et du clinicien clairvoyant dépouille Louis XVI de son aura symbolique pour discerner dans le corps du souverain les symptômes de l'impuissance sexuelle, qui renvoie à son destin politique. Ces indices dégradants apparaissent dès la prise de la Bastille, où le catastrophique avenir de la monarchie apparaît résumé dans la pitoyable personne du roi :

Ce corps gros et court, sans ressort et sans majesté, cette tête molle de formes et stérile d'expression, cette jeunesse pâle aux prises avec une vieillesse anticipée, cette lutte inégale d'une matière puissante contre une intelligence médiocre, à laquelle l'orgueil du rang donnait seul une valeur intermittente, tout cela, pour le physiologiste qui avait étudié avec Lavater, pour le magnétiseur qui avait lu dans l'avenir avec Balsamo, pour le philosophe qui avait rêvé avec Jean-Jacques, pour le voyageur enfin qui avait passé en revue toutes les races humaines, tout cela signifiait : dégénérescence, abâtardissement, impuissance, ruine (*Ange Pitou*, p. 847-848).

La comtesse de Charny, qui s'achève pourtant sur une véritable Passion de Louis XVI, s'attache à déconstruire la « poétique légende » du souverain martyr (p. 1016), en insistant, comme Michelet, sur la matérialité tout organique du corps royal. À Varennes, le corps ignoble de Louis XVI fait écran à la majesté du pouvoir qu'il tente de mettre en scène grâce à une méthode pourtant éprouvée (la harangue au peuple depuis un balcon) : « Le roi pâle, gras, avec sa barbe de trois jours, ses grosses lèvres, son œil terne n'exprimant aucune idée, ni celle de la tyrannie, ni celle de la paternité ; le roi bégayant alternativement ces deux mots : "Messieurs ! mes enfants !" » (p. 621). Et plus tard, au 10 août, toute la personne royale emblématise la défaite de la monarchie française, avec « son regard morne

qui ne regardait personne, avec les muscles de sa bouche distendus et palpitants de mouvements involontaires, avec son habit violet qui lui donnait l'air de porter le deuil de la royauté » (p. 1016).

Le roi n'est plus reconnaissable comme souveraine incarnation de l'État – d'ailleurs il finit par abandonner au 10 août, pour se soustraire aux fureurs de la foule, son emblème, le panache blanc hérité de son glorieux aïeul Henri IV : Dumas reprend dans *La comtesse de Charny* (p. 1036) ce détail signalé par Lamartine et Michelet. C'est paradoxalement parce qu'il a une « nature toute matérielle » (l'expression revient souvent), rebelle à toute spiritualisation comme à toute transsubstantiation mystico-politique, que Louis XVI n'est plus qu'une « espèce de fantôme de la monarchie » (*ibid.*, p. 1016). D'où un renversement significatif : à Varennes, alors même qu'il ne parviendra pas à se faire saluer comme roi, il est reconnu comme individu d'après son portrait diffusé sur les assignats ; la personne royale, dépouillée de tout pouvoir symbolique, est identifiée grâce au paradigme indiciaire¹¹ qui permet à la police de retrouver n'importe quel évadé ou récidiviste par son signalement et ses traits distinctifs. L'assignat, dont l'effigie royale est censée garantir la valeur, se trouve doublement démonétisé : au lieu de proclamer la grandeur de l'État qui le met en circulation, il sert d'avis de recherche pour faire arrêter un monarque aussi dévalué que sa monnaie¹² ; c'est d'ailleurs parce qu'on soupçonne les assignats d'être faux qu'on les regarde de si près... ce qui permet de reconnaître le vrai faux-roi dans son incognito. Il suffit de soupçonner la légitimité du pouvoir pour que celui-ci s'évanouisse : l'œuvre révolutionnaire a effacé la royauté dans la personne du roi.

Loin d'être la tête pensante et agissante de la France, Louis XVI, nature lymphatique plus encore que sanguine, semble avoir plus d'estomac que d'esprit de décision – ce qui en fait un double négatif d'Ange Pitou, dont la voracité nourrit en retour une infatigable énergie et un dévouement sans faille. Certes, on peut voir là la marque physique de sa royale ascendance, qui lui a légué « cet appétit proverbial de la famille des Bourbons » (*Ange Pitou*, p. 875) ; d'ailleurs, les lecteurs de Dumas ont

11 – Voir Carlo Ginzburg, « Traces. Recherche d'un paradigme indiciaire », dans *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, trad. M. Aymard, C. Paoloni, E. Bonan et M. Sancini-Vignet, Paris, Flammarion (« Nouvelle bibliothèque scientifique »), 1989.

12 – La disparition de la monnaie d'Ancien Régime, et des louis d'or frappés à l'effigie d'un monarque puissant et respecté, a des conséquences considérables sur la sémiologie des représentations politiques ; Claudie Bernard le montre bien dans son étude des « romans chouans » : « Dans l'Ouest, la monnaie républicaine est fondamentalement ambiguë. Ambiguë aussi en ce qu'elle est à la fois indispensable comme signe, et suspecte comme symbole : remplaçant le "louis", qui portait le nom et l'effigie d'une personne respectable et attestée, le franc, d'origine trop récente, affiche une abstraction dévergondée, la "figure païenne" (*Les Chouans*) de Marianne » (*Le Chouan romanesque*, Paris, PUF, 1989, p. 106).

appris, par *Le Vicomte de Bragelonne*, que Louis XIV était un hardi mangeur capable de tenir tête à Porthos lui-même... Le roi ne manque jamais de rappeler ce trait distinctif qui atteste sa pleine appartenance à la glorieuse dynastie des Bourbons :

Que voulez-vous ! dans ma famille on mange. Non seulement Henri IV mangeait, mais il buvait sec ; le grand et poétique Louis XIV mangeait à en rougir ; le roi Louis XV, pour être sûr de les manger et de le boire bons, faisait ses beignets lui-même, et faisait faire son café par madame du Barry. Moi, que voulez-vous ! quand j'ai faim, je ne puis résister ; il faut alors que j'imite mes aïeux (*Ibid.*, p. 899).

Malheureusement, ces soupers inopportuns ne peuvent que déconsidérer l'image d'un souverain déjà symboliquement déchu : indice de courage et de grandeur chez ses ancêtres, l'inaltérable appétit de Louis XVI achève de dégrader la dignité de la personne royale, préoccupée de son menu plus que des affaires publiques.

Cette hypertrophie stomachale est délibérément assumée par un souverain qui n'hésite pas à citer l'apologue de Menenius Agrippa (*La comtesse de Charny*, p. 47), sans d'ailleurs en dégager une quelconque portée politique. La référence, au demeurant maladroite en contexte de famine (les journées des 5 et 6 octobre), s'avère bien mal choisie : l'estomac du monarque apparaît comme une monstrueuse excroissance du corps (sans tête, bien avant le régicide) qu'est la France d'Ancien Régime, une tumeur maligne qui ne peut qu'épuiser le reste de la nation.

Conséquence de cette déchéance du souverain : c'est peu à peu Marie-Antoinette qui en vient à incarner la royauté¹³. Or, ce transfert provoque une double déchéance. D'une part, on passe du masculin au féminin, ce qui est symboliquement désastreux s'agissant du pouvoir politique – d'autant plus que le corps de la reine concentre, de manière hyperbolique, les faiblesses et les emportements nerveux de la femme¹⁴, contrairement aux véritables Muses du progrès, M^{me} de Staël ou M^{me} Roland, qui possèdent les deux sexes de l'esprit et presque du corps. D'autre part, la souveraineté, en la personne de la reine, cesse d'être nationale, puisque Marie-

13 – « Cette tragédie d'une femme ne prend tout son sens que parce que Marie-Antoinette s'élève jusqu'à être la personnification de la monarchie, inflexible sur ses valeurs et inapte à se plier au nouveau cours des choses. Figure presque allégorique de l'Ancien Régime, elle attire à elle ce qui reste de chevaleresque dans l'aristocratie, les fidèles quand même, Olivier et Andrée de Charny. Aussi le lien amoureux qui attache Olivier de Charny à Marie-Antoinette doit-il être considéré autrement : il est le symbole, dégradé mais subsistant, du serment féodal entre suzerain et vassal ; preuve en est lorsqu'Olivier, dépris de la reine, n'en reste pas moins fidèle à la parole donnée et périt pour ne pas la trahir » (Claude Schopp, « La boue et le sang », préface aux *Mémoires d'un médecin*, *op. cit.*, p. 23-24).

14 – Sur cette topique, voir Jean-Louis Cabanès, « Clichés physiologiques et représentations littéraires de la femme », dans *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes (1856-1893)*, Paris, Klincksieck, 1991.

Antoinette est liée, par son sang et sa race, aux grandes dynasties européennes bien plus qu'au peuple français (ce qu'elle ne manque pas de revendiquer). Cette double corruption des principes fondateurs du pouvoir monarchique révèle exemplairement l'illégitimité de l'autorité royale; le désastreux destin du règne s'incarne dans le corps de Marie-Antoinette, dont les portraits successifs s'offrent au lecteur comme les signifiantes icônes d'une monarchie en rupture avec la nation – Dumas démarque le texte de Michelet (livre I, chapitre 2): « Il existe trois portraits de la reine; l'un peint en 1776, l'autre en 1784, et l'autre en 1788. Je les ai vus tous trois. Voyez-les à votre tour » (*Ange Pitou*, p. 763¹⁵).

L'impossible émergence du corps du Peuple

La dislocation de la logique politique qui fonde la monarchie française se marque par la déchéance du corps symbolique du souverain, désormais privé de la double distinction (aristocratique et royale) qui lui conférait sa légitimité: la déliquescence de l'ordre social d'Ancien Régime se donne à lire dans ce brouillage des signes, dans cette perpétuelle et problématique non-coïncidence entre les trois dimensions (physique, sociale et politique) des corps. La crise sociale provoque une perte de lisibilité généralisée, un règne du trouble et de l'équivoque dont le couple royal est la première victime.

Dans *Le collier de la reine*, « l'Autrichienne » est d'emblée déconsidérée par les frasques publiques de son sosie, Nicole Legay dite Oliva, instrument intéressé des ennemis de Marie-Antoinette; la ressemblance est si parfaite que le cardinal de Rohan, sortant des bras de la belle aventurière, se croit désormais l'amant de la reine... cependant que Mirabeau précipite sa fin en témoignant à la jeune femme l'amour qu'il eût volontiers offert tout entier à Marie-Antoinette, et à la monarchie en péril. Intrigue de vaudeville, somme toute fréquente dans la logique du roman populaire historique qui voit dans le jeu des passions individuelles le secret de l'histoire officielle et monumentale? Sans doute, mais cette catastrophique confusion des corps discrédite radicalement la légitimité royale et dynastique: la valeur d'exception que revendique la personne des souverains n'existe plus. C'est pourquoi le seul fait de ressembler au roi constitue pour un monarque absolu un crime de lèse-majesté et un péril pour l'ordre social; comme il l'avait déjà rappelé aux lecteurs du *Vicomte de Bragelonne*, le romancier souligne que la Bastille, à présent démantelée par le peuple, avait enfermé pendant quarante-cinq ans le Masque de fer, qui, « frère ou

15 – *Le collier de la reine* ouvre la crise finale qui emportera les Bourbons: logique historique autant que romanesque...

non de Louis XIV, ressemblait à Louis XIV de façon à s'y tromper. C'est bien imprudent que d'oser ressembler à un roi » (*Ange Pitou*, p. 767). La jolie intrigante Oliva, elle, traversera sans dommage tous les désastres historiques du cycle romanesque: signe d'un affaiblissement du pouvoir royal, mais aussi, plus profondément, de son autorité proprement politique. Car Oliva, cette « femme qui ressemble à la reine », (c'est le titre d'un chapitre de *La comtesse de Charny*), incarne la scandaleuse et révolutionnaire équivalence entre le corps souverain et le corps populaire: aussi a-t-elle pour époux un certain... Beausire, cependant que son nom de guerre répond à celui du très aristocratique Olivier de Charny, amoureux de la reine puis défenseur loyal de la monarchie! Le sang et la race censés légitimer le trône sont ainsi réduits à un effet de discours, à une mythologie aussi terroriste qu'aberrante; quant au principe dynastique, il se trouve sérieusement mis à mal par les soupçons (qu'ils soient ou non légitimes) entourant la naissance du Dauphin.

En somme, la majesté royale résulte d'un dispositif sémiotique reposant sur la mise en valeur de corps en eux-mêmes absolument quelconques, mais qui revendiquent un prestige *sui generis*; on peut ainsi fabriquer une aristocratie, voire une lignée de souverains, à partir de n'importe quelle Oliva (laquelle, d'ailleurs, n'a guère moins de noblesse native que le bonhomme Louis XVI). Bref, il ne faut pas confondre la prétendue supériorité naturelle des rois et la culture patiente par laquelle le peuple aliéné leur prête sa propre valeur, celle du travail; dans la cour du château du Marais où vient se retirer Mirabeau, se dressent deux pavillons éminemment métaphoriques: « À droite était un pavillon habité par le jardinier; à gauche, un second pavillon, qu'à la coquetterie avec laquelle il était décoré, même extérieurement, on pouvait douter un instant être le frère du premier. C'était son frère, cependant; mais, du pavillon roturier, la parure avait fait une demeure presque aristocratique » (*La comtesse de Charny*, p. 429).

Face à la désagrégation du corps souverain, on s'attendrait logiquement à voir surgir en gloire le corps du Peuple incarnant la grandeur de la Nation: or, il n'en est rien. Pourtant, en 1845, *Le Chevalier de Maison-Rouge* avait repris la transfiguration mythologique du peuple en Hercule, chère à l'historiographie romantique et vivace jusqu'à la fin du siècle: Maurice, le héros, est « musculeux comme Hercule » (p. 1280), et incarne l'esprit de la Révolution dans son athlétique carrure – promenant dans le Paris de 1793 une vivante allégorie: « Il avait à la main un de ces gourdins nouveaux qu'on appelait une *constitution*, et, emmanchée à son poignet vigoureux, cette arme avait la valeur de la massue d'Hercule » (p. 1292).

Rien de tel dans le reste du cycle – ironie tragique, la reine accorde, pour le funeste festin du régiment de Flandre, « le salon d'Hercule » du château de Versailles (*Ange Pitou*, p. 1021...).

Sans doute le père Billot, et même par exception Ange Pitou¹⁶, se haussent-ils parfois à la stature héroïque de géants de légende ; mais jamais ces accès d'énergie ou ces déploiements de force n'en font les incarnations de la volonté populaire dans sa dimension collective¹⁷ – au contraire, Pitou, tout en jambes et en estomac, apparaît comme le double grotesque du gracieux aristocrate Isidore de Charny, son rival en amour, et du général La Fayette, son modèle en Révolution (il en adopte même le cheval blanc lorsqu'il vient porter l'esprit nouveau au village d'Haramont !). Bref, la générosité foncière du peuple n'arrive pas à s'inscrire dans un corps qui en rendrait harmonieusement et fidèlement témoignage – Ange certes, mais Ange Pitou... Même dans la phase que l'historiographie romantique considère comme la plus authentiquement « populaire » de la Révolution, avant la centralisation féroce des Conventionnels, le peuple ne parvient pas à s'imposer comme sujet politique, ce dont témoigne l'éviction des métaphores et allégories susceptibles de lui donner corps – les personnalités historiques qui dominent la scène romanesque à partir de *La comtesse de Charny* sont censés représenter le peuple, mais à l'évidence ils ne l'incarnent pas.

Car, paradoxalement, toute la logique romanesque mise en œuvre par Dumas tend à évincer le peuple comme auteur et acteur de l'histoire. Principal instigateur de la prise de la Bastille, Billot incarne la plus pure expression de la France révolutionnaire de 1789 – ce que souligne le docteur Gilbert, comme toujours préposé aux éclaircissements historiques : « Vous, père Billot, vous fermier, vous propriétaire, vous enfant de l'Île-de-France, et par conséquent vieux Français, vous représentez le tiers, vous êtes ce qu'on appelle la majorité » (*Ange Pitou*, p. 1005). En récitant, à Villers-Cotterêts, la Déclaration des Droits de l'Homme sur l'autel de la Patrie, « entre le maire (M. de Longpré), qui représentait la force légale, et Pitou, qui représentait la force armée » (*La comtesse de Charny*, p. 377), Billot met physiquement en scène une lecture socio-politique de la Révolution – une Révolution de notables, aristocratie terrienne et gros propriétaires incarnant le pays légal avec l'appui de la force populaire

16 – Ainsi, après un assaut héroïque, il resurgit d'un monceau de cadavres « comme Encelade enseveli sous le mont Etna » (*La comtesse de Charny*, p. 1041).

17 – Sous la plume de Michelet, source principale de Dumas pour cet épisode, les héros « historiques » qui s'illustrèrent lors de la prise de la Bastille (notamment Hulin) se métamorphosent en Hercules populaires, figures de la force généreuse et maîtrisée s'opposant à la violence déchaînée d'une foule ivre de carnage, laquelle prend la forme (l'informe) d'un boa, d'une hydre ou d'un dragon monstrueux. Sur cette bipolarisation métaphorique et ses enjeux idéologiques, voir C. Saminadayar-Perrin, « Peuple, violence, Révolution : A. Dumas, *Ange Pitou* », art. cit., p. 31-44.

dûment disciplinée et instrumentalisée. Se trouvent d'emblée exclus de l'espace politique nouvellement institué les ouvriers dépourvus de patrimoine et contraints de vivre des revenus de leur travail¹⁸ – bref, ceux qui, dans la France de 1789, pouvaient préfigurer les « classes dangereuses » insurgées en juin 1848. Le dispositif romanesque restaure le rêve unitaire d'une démocratie bourgeoise et « humanitaire » – et en montre le prix : l'éviction brutale et sans commentaires des classes populaires, et de leurs revendications spécifiques, de la scène de l'histoire.

Cette communauté nationale réduite aux notables de bonne volonté se trouve par ailleurs peu à peu désinvestie de toute réelle capacité d'intervention politique. Géographiquement, Billot se trouve progressivement repoussé aux marges de la scène historique, d'abord à Haramont puis, plus radicalement, en Amérique. D'autre part, la passion révolutionnaire qui l'animait initialement laisse place au violent ressentiment du père bafoué contre l'aristocrate Isidore de Charny, qui a séduit sa fille Catherine : cette « privatisation » de l'esprit révolutionnaire¹⁹, au demeurant paradoxale dans un cycle qui se veut épopée du Peuple, entraîne une radicale dépolitisation du personnage. Dès lors, Billot, poussé par les intérêts privés de la vengeance, est incapable d'énoncer politiquement, dans l'espace public, les revendications de ceux qu'il est censé représenter ; le chapitre de *La comtesse de Charny* significativement intitulé « Billot député » s'ouvre ainsi : « Billot sentait, il ne raisonnait pas, et son désir de vengeance était aveugle comme les coups qu'il avait reçus » (p. 840).

Sans doute pourrait-on considérer cette incapacité politique de Billot comme la résultante d'un système de personnages privilégiant Gilbert comme incarnation du Peuple transfiguré en Nation : de très humble extraction, ce fils spirituel de Rousseau atteint à la maturité politique (et à la dignité prophétique) par l'étude et la souffrance. Or, lorsque Gilbert fait sa « rentrée » romanesque dans *Ange Pitou*, alors que les lecteurs de *Joseph Balsamo* l'avaient laissé pour mort sur une île déserte des Açores, il n'est déjà plus que le spectre de lui-même²⁰, spiritualisé et transfiguré par

18 – Gilbert lui-même, fulgurant exemple d'ascension sociale, ne vit pas de ses revenus de médecin : ses premiers fonds lui ont été fournis par Joseph Balsamo.

19 – Cette conception archaïsante de l'histoire comme conflit d'individus est propre au roman populaire historique, mais contredit par définition le projet d'écrire la Révolution française : « Le conflit n'est pas celui des masses, des forces anonymes qui animent une société, mais celui des individus, pris dans des querelles d'intérêt. Seule la politique, parce qu'elle exprime les passions, peut accéder à un sentiment moteur dans l'histoire populaire, tandis que les évolutions économiques, sociales ou culturelles restent dans les marges floues du tableau » (Sarah Mombert, « Histoires d'Histoire : Dumas et l'imaginaire historique populaire », *Tapis-franc*, n° 8, Maurepas, 1997, p. 60-61).

20 – Claude Schopp a noté la fréquence de ces réapparitions spectrales après l'épreuve de la traversée des Enfers : Joseph Balsamo après la mort de Lorenza, Dantès évadé du château d'If, Athos après la découverte de l'infamie de Milady...

des années de travail et d'expiation. L'affirmation de la conscience historique dont il est porteur passe par la mort à lui-même du personnage en tant qu'individu social, ce qu'indique sans équivoque sa désincarnation (apparemment Gilbert ne se ressemble plus et n'est plus reconnaissable). Cette désincarnation prive le personnage de toute efficacité pragmatique sur le déroulement (diégétique) de la Révolution: lors de la prise de la Bastille, il est destinataire et non acteur de l'élan populaire; ensuite, sa fonction de médecin et conseiller du roi réduit son action au discours (d'ailleurs inefficace: on ne l'écoute pas), et en fait souvent, de par la position surplombante et prophétique qu'il adopte, un double du romancier lui-même. D'où la progressive disparition de Gilbert dans l'économie narrative; dans *La comtesse de Charny*, il devient simple doublure des agents historiques réels dont Dumas note l'intervention: « Le docteur Gilbert venait de quitter [le roi], et lui avait dit à peu près les mêmes choses que Barnave avait dites à la reine » (p. 752). Finalement, son défaut de fonctionnalité amène la disparition quasi complète du personnage: « Cet homme, c'était le docteur Gilbert. On ne le revoyait qu'à des distances presque périodiques » (p. 936).

La naissance de la Nation ne parvient pas à faire du peuple français un corps politique doté d'une claire conscience historique: Billot agit en révolutionnaire mais ne pense pas la Révolution, Gilbert analyse et prophétise mais ne fait rien, ni l'un ni l'autre n'incarnent la collectivité nationale régénérée. Le système des représentations métaphoriques que diffusent les discours révolutionnaires témoigne, dans le roman, de cette incapacité socio-politique. Alors que le dispositif romanesque fait de la royauté une excroissance monstrueuse, une tumeur pathologique exténuant le corps social, c'est à l'animalisation (et non à la tératologie²¹, qui aurait une valeur idéologique forte) que recourt la propagande révolutionnaire pour discréditer Louis XVI et les siens – on passe du discours historique et de la métaphore politique à la figuration archaïsante du conflit a-chronique de la civilisation contre le Mal et ses créatures. La famille royale, qui comprend « le loup, la louve et le louveteau », doit être exterminée en même temps que toute sa meute d'aristocrates conspirateurs – préparant son guet-apens contre Isidore de Charny, séducteur de sa fille, Billot prétend vouloir tuer un loup, et il menace l'abbé Fortier en des termes non équi-

21 – « C'est [...] en forgeant le monstre aristocratique sur le corps corrompu par la fonction sociale et politique que le discours patriote de la Révolution a construit sa victoire sur le sang noble, sur les théories du sang bleu, épuré. La représentation monstrueuse est une réplique corporelle très directement adressée à l'idéologie nobiliaire: elle prend à parti le mythe du privilège corporel propre au "racisme" noble, ce corps idéal élaboré entre la fin du XVI^e siècle et le début du dix-huitième siècle, où il connut son plus grand théoricien en la personne de Boulainvilliers » (Antoine de Baecque, *Le corps de l'histoire*, op. cit., p. 214).

voques: « Je déclare la guerre aux loups, aux renards et aux serpents; à tout ce qui pique, à tout ce qui mord, à tout ce qui déchire dans les ténèbres » (*La comtesse de Charny*, p. 376). Ces métaphores, parce qu'elles expriment une haine irraisonnée mais ne rendent pas compte de la spécificité de l'événement révolutionnaire, ne produisent aucun effet d'intelligibilité historique pour les contemporains; bien au contraire, à mesure que la fureur publique s'acharne davantage sur la famille royale, celle-ci gagne en humanité par l'épreuve de la souffrance. S'il n'est plus de corps symbolique du Roi, au moins Louis XVI, Marie-Antoinette et le dauphin auront-ils gagné la dignité de l'individu et la gloire mystique du martyr; au contraire, le corps politique de la Nation reste introuvable, et c'est cet aveuglement de la société à elle-même qui nourrit la légende aliénante du Roi-Christ.

Le difficile enfantement de l'avenir

Dans l'ensemble du cycle révolutionnaire de Dumas, la figuration du politique par la métaphore corporelle met au jour la paradoxale absence de la collectivité nationale susceptible de recueillir une souveraineté politique désormais problématique: la translation des pouvoirs ne fonctionne pas. Pour autant, le discours romanesque affirme la légitimité de la mutation sociale dont l'effondrement de l'Ancien Régime fut le corollaire; cette évolution en profondeur vient s'inscrire non pas dans l'émergence saisissante d'une figure métaphorique du Peuple en gloire, mais dans le changement ténu et progressif des modes vestimentaires, des attitudes, des pratiques corporelles.

Contrairement aux effets de « pittoresque révolutionnaire » facile que multiplie *Le Chevalier de Maison-Rouge* (le chapeau à cocarde devient Autel de la Patrie...), le cycle des *Mémoires d'un médecin* s'intéresse moins à l'effort de sémiotisation volontariste du quotidien orchestré par la jeune République (les codes vestimentaires et langagiers affirmant l'avènement des temps nouveaux) qu'aux indices sociologiques parfois infimes qui indiquent l'évolution des représentations collectives. Sans doute les hommes de 1789 ont-ils fait du bonnet phrygien un symbole fort; mais cet investissement idéologique reste moins significatif que, sur le long terme, l'abandon progressif des coiffures architecturales à la mode dès le règne de Louis XV:

Qu'on se figure un édifice complet. Le prélude de ces châteaux que la cour du jeune roi Louis XVI se bâtissait tout crénelés sur la tête, comme si tout, à cette époque, eût dû être un présage, comme si la mode frivole, écho des passions sociales qui creusaient la terre sous les pas de tout ce qui était ou de tout ce qui paraissait grand, avait décrété que les femmes de l'aristocra-

tie avaient trop peu de temps à jouir de leurs titres pour ne pas les afficher sur leur front; comme si, prédiction plus sinistre encore, mais non moins juste, elle leur eût annoncé qu'ayant peu de temps à garder leurs têtes, elles devaient les orner jusqu'à l'exagération (*Joseph Balsamo*, p. 354-355).

Dans une société révolutionnée qui désormais n'use plus de poudre et se coiffe « à la Titus », les perruquiers sont réduits au chômage – d'où des choix politiques directement motivés par leur situation économique: « L'émigration avait enlevé aux artistes en coiffure leurs meilleurs pratiques [...] En général, les perruquiers étaient donc royalistes » (*La comtesse de Charny*, p. 758).

Très logiquement, les modes aristocratiques d'Ancien Régime, qui autrefois conféraient aux nobles le prestige de la distinction et au souverain la majesté royale, contribuent dans la société nouvelle à désacraliser le corps de Louis XVI: « Le roi se leva, alourdi, chancelant, mal réveillé; il était coiffé en poudre, et tout un côté de sa coiffure, celui sur lequel il s'était couché, était aplati. On chercha le coiffeur; il n'était pas là. Le roi sortit donc de sa chambre sans être coiffé » (*La comtesse de Charny*, p. 1016). Inversement, la foule révolutionnaire fait friser, avec un soin macabre, les têtes coupées des aristocrates, en représentation au bout d'une pique... Le ministre Roland a bien compris les tendances de l'époque, lorsqu'il fonde son autorité sur la simplicité de sa mise: « Roland était chaussé de souliers à cordons, parce qu'il n'avait probablement pas d'argent pour acheter des boucles; il portait un chapeau rond [...] "Un chapeau rond, et pas de boucles: tout est perdu!" » (*La comtesse de Charny*, p. 895; la réflexion faussement naïve de Dumouriez s'avère d'une troublante justesse...).

Le corps des individus reflète donc, à leur insu, les mutations sociopolitiques contemporaines; cette approche sociologique montre, *a contrario*, la transformation des formes anciennes de violence politique exercées par le pouvoir: quoi que prétende le serrurier Gamain, qui affirme avoir été empoisonné par Marie-Antoinette pour qu'il ne puisse révéler à personne la présence d'une armoire secrète fabriquée par ses soins (*La comtesse de Charny*, p. 274 et 1173), le temps n'est plus où les despotes, tapis dans un Louvre de roman noir, régnaient par le poison et le poignard. En temps de Révolution, la dynastie des Bourbons ne s'éteindra pas par le poison, comme celle des Valois (*La reine Margot*); les craintes de la famille royale, qui multiplie les précautions dignes d'un Tibère (*La comtesse de Charny*, p. 873), témoignent tout au plus de son aveuglement historique: le corps des souverains est certes en péril, mais le danger viendra d'ailleurs.

La prise en compte de la longue durée permet donc, en contrepoint du bouleversement révolutionnaire, de concevoir une autre forme d'engendrement de l'avenir: les « hommes nouveaux », s'ils ne sont pas miraculeusement régénérés dans l'immédiateté de l'impact révolutionnaire, naîtront transformés de et par la France nouvelle – le corps civique et politique de la Nation, encore épars et dépourvu de conscience historique au moment de l'effondrement de l'Ancien Régime, naîtra progressivement de lui-même.

D'où la métaphore du viol et de l'enfantement²² pour signifier la conception de la France nouvelle. « La Révolution était fille d'une nation violée » (*Ange Pitou*, p. 764): c'est ainsi que, à l'ouverture du cycle révolutionnaire, « l'enfant de l'avenir, Sébastien, naît d'un viol du peuple (Gilbert) sur l'aristocratie (Andrée de Taverny) »²³. À ce viol initial répond, sur le mode apaisé, les amours bucoliques et passionnées d'Isidore de Charny et Catherine Billot, d'où naîtra le petit Isidore – l'enfant de la réconciliation, qui porte harmonieusement en lui les deux héritages de la France d'Ancien Régime. Il est d'ailleurs significatif que beaucoup d'« enfants du siècle » aient eux aussi pensé leur identité française sur ce modèle de la filiation réconciliatrice²⁴, seule capable de dépasser les antagonismes socio-politiques – c'est le cas de Dumas lui-même, dont le père, comme celui de Hugo, fut général, tandis que sa mère condamnait volontiers les excès de 1789 et 1793; cette filiation instaure une forme de pacte solidaire, à la fois synchronique et diachronique – George Sand écrit significativement dans *l'Histoire de ma vie*: « Donc, le sang des rois se trouva mêlé dans mes veines au sang des pauvres et des petits; et comme ce qu'on appelle la fatalité, c'est le caractère de l'individu; comme le caractère de l'individu, c'est son organisation; comme l'organisation de chacun de nous est le résultat d'un mélange ou d'une parité de races, et la continuation, toujours modifiée, d'une suite de types s'enchaînant les uns aux

22 – Inversement, dans maints « romans de la Révolution », la stérilité des aristocrates indique sans équivoque qu'ils n'ont pas d'avenir – motif que thématise hyperboliquement le personnage d'Aimée de Spens, vierge et veuve, dans *Le Chevalier des Touches*: « La belle Aimée confectionne de ses mains aristocratiques sa robe de noces – elle servira en fait de suaire à son fiancé: polyphonie tragique. Le mythe aboutit ici à un renversement brutal qui est tout un symbole – la noblesse fait sa toilette de mort » (Claudie Bernard, *Le Chouan romanesque*, op. cit., p. 96).

23 – Claude Schopp, « La boue et le sang », préface *aux Mémoires d'un médecin*, op. cit., p. 6.

24 – Ce qui explique que, paradoxalement, un écrivain comme Dumas se projette idéalement dans un « roman du gentilhomme » comme la trilogie des *Mousquetaires*: « Alexandre Dumas est né en 1802, comme Victor Hugo. Tous deux sont des enfants de la Révolution française, au sens réel puisque leurs pères sont généraux d'Empire, au sens symbolique puisqu'ils ont trempé, comme tous leurs contemporains, dans le régicide qui ouvre les temps modernes. Mais les conditions de l'histoire font qu'ils sont aussi les enfants de la Restauration. Pour un temps, l'avenir semble se confondre avec la monarchie, et – sans s'apercevoir que la race en était en voie d'extinction – ces jeunes artistes s'identifient aux aristocrates » (Jeanne Bem, « D'Artagnan, et après. Lecture symbolique et historique de la trilogie de Dumas », *Littérature*, n° 22, mai 1976, p. 15).

autres ; j'en ai toujours conclu que l'hérédité naturelle, celle du corps et de l'âme, établissait une solidarité assez importante entre chacun de nous et chacun de ses ancêtres »²⁵.

D'une génération à l'autre, de Sébastien à Isidore, s'esquisse la possibilité d'un enfantement heureux de la France à venir – mais force est de constater que ni Sébastien, ni Isidore ne parviennent à investir la scène historique (ni même romanesque) : contrairement à son père, que l'élan populaire libère des cachots de la Bastille, Sébastien semble voué à une interminable claustration scolaire qui lui interdit toute prise sur le présent révolutionnaire, cependant que le petit Isidore grandit en marge de l'histoire, dans l'immobile temps de la pastorale restauré à Villers-Cotterêts par les soins d'Ange Pitou. Les enfants de la Révolution échouent à incarner l'avenir de la France post-révolutionnaire²⁶ : le modèle optimiste de l'enfantement symbolique rencontre ici ses limites.

Limites qu'on ne peut attribuer à la seule amertume des désenchantés de 1848. Plus radicalement (la *Légende des siècles* de 1859 le montre éloquentement), le dix-neuvième siècle est un siècle « orphelin », qui trouve dans la Révolution une origine à la fois évidente et impensable : la Révolution est une paradoxale « mère des peuples », pour reprendre l'expression hugolienne, en ce qu'elle fonde l'avenir par la violence et la rupture. Si bien que le passage de l'Ancien Régime à la modernité ne peut être figuré que sur le mode du manque – enfantement certes, mais éminemment problématique car dépourvu de continuité. Ce qui explique les principaux personnages du cycle de Dumas soient orphelins, ou, du moins, privés d'au moins un de leurs parents (on remarquera que c'est aussi le cas du personnel romanesque de *Quatrevingt-treize*). Gilbert perd ses parents très jeune, et, significativement, ne porte pas de nom de famille – enfant du peuple, dépourvu d'ancêtres au sens aristocratique du terme, il est littéralement « fils de personne » : « Gilbert, tout court ? Mais c'est un nom de baptême, ce me semble. – C'est mon nom de famille, à moi » (*Joseph Balsamo*, p. 82). Sans doute le jeune homme trouve-t-il en Rousseau un père spirituel, mais il manque l'agresser à leur première rencontre, faute de l'avoir reconnu (Claude Schopp a noté la tonalité œdipienne de cet épisode). Le rapport au père, même symbolique, reste problématique – alors même que Mirabeau, contrairement à Gilbert, est l'héritier d'une prestigieuse lignée que Dumas rappelle complaisamment, il est victime de

25 – George Sand, *Histoire de ma vie*, édition de Damien Zanone, Paris, GF, 2000, p. 64.

26 – On mesurera la différence avec le symbolisme que portent les trois enfants de *Quatrevingt-treize* : « Dotés – comme Hugo lui-même – d'un "père" démocrate et d'une mère vendéenne, mieux : d'une mère en réalité neutre et d'un "père" changeant, ils représentent le recommencement possible, loin des tensions sociopolitiques qui poussèrent un Gauvain sur l'échafaud » (Claudie Bernard, *Le Chouan romanesque*, op. cit., p. 199).

l'acharnement injuste de son père et du roi (parallèle très significatif), persécutions qui font de lui un révolutionnaire. Les auteurs, même involontaires, du parricide qu'est la mort de Louis XVI ne peuvent logiquement qu'être orphelins – et, en même temps, pères coupables : Gilbert prive son fils de sa mère, mais aussi de sa propre présence, en lui interdisant tout accès à l'espace public de l'histoire en acte.

La rupture de 1789, qui perturbe irrémédiablement le rapport de filiation et les modèles métaphoriques qui en dérivent, impose ses effets délétères jusque dans l'univers politiquement archaïsant de la pastorale : dans le petit monde de sa ferme à Villers-Cotterêts, le père Billot règne en patriarche juste et bienveillant, faisant de l'exploitation familiale un modèle réduit de monarchie heureuse ; très logiquement, l'autorité se transmet par voie de filiation, et Billot, lorsqu'il doit demeurer à Paris, confie la régence du domaine à sa fille Catherine. Mais l'irruption de la Révolution au village – en l'occurrence, la haine que porte l'honnête fermier à l'aristocrate Isidore de Charny, qui a séduit Catherine – détruit cette utopie politico-familiale : apprenant ce qu'il appelle une trahison, Billot renie sa fille (dans *La comtesse de Charny*, il affirme à plusieurs reprises n'avoir pas d'enfant), puis la déshérite... au profit de Pitou, l'enfant du siècle lui aussi orphelin, mais dont la générosité (il épouse Catherine et adopte son fils) ouvre un avenir de restauration de l'ordre familial et, au-delà de réconciliation. Réconciliation, mais non disparition des clivages sociaux : Pitou appelle toujours le petit Isidore « Monsieur », alors même qu'il est devenu son fils. Le modèle familial est désormais inopérant pour figurer le progrès politique.

Aussi les personnages qui, dans le récit, incarnent tel ou tel aspect de l'esprit populaire de la Révolution portent-ils inscrites dans leur corps les marques de la contradiction historique dont ils sont les produits autant que les agents. Certes certaines figures de second plan se voient dotées de tous les attributs topiques attestant leur origine sociale, qu'ils incarnent idéalement ; ainsi de M^{me} Roland, vivante allégorie : « A un certain éclat du sang, à une certaine vigueur de carnation, il était facile de voir qu'elle sortait de souche populaire » (*La comtesse de Charny*, p. 722). Certes, le bouleversement révolutionnaire, en révélant à tous les Français leur essentielle appartenance nationale, leur a rendu les ancêtres (personnels et historiques) que leur déniait auparavant l'aristocratie : le roman met explicitement en parallèle la généalogie de Mirabeau et celle de Robespierre (*La comtesse de Charny*, respectivement p. 123-126 et 202-203).

Mais il est révélateur que cette promotion du peuple comme auteur de l'histoire ne passe pas par l'affirmation de traits positifs qui lui soient

propres: la dignité nouvelle que la Révolution confère aux individus échoue à inventer des marques de distinction différentes de celles qu'avait instaurées l'Ancien Régime. Déjà, dans *Le Chevalier de Maison-Rouge*, Maurice Lindey, l'Hercule populaire, le génie de la Révolution, affiche une beauté d'inspiration fort aristocratique soulignée par l'allusion aux Francs (la mythologie raciale contemporaine faisait des hommes du peuple les descendants des Gaulois, cependant que l'aristocratie était issue des Francs conquérants²⁷): « Au physique, Maurice Lindey était un homme de cinq pieds huit pouces, âgé de vingt-cinq ou vingt-six ans, musculeux, comme Hercule, beau de cette beauté française qui accuse dans un Franc une race particulière, c'est-à-dire un front pur, des yeux bleus, des cheveux châains et bouclés, des joues roses et des dents d'ivoire » (p. 1280). Quant à Gilbert, qui adolescent ressemblait au jeune Rousseau tel que l'évoquent les *Confessions*, il présente lors de sa réapparition spectrale toutes les marques du raffinement aristocratique, « le maintien noble et assuré, la pâleur distinguée de l'homme de science et d'imagination à qui l'étude fait une seconde nature » – si bien que son interlocutrice, Marie-Antoinette, s'étonne et s'indigne de cette métamorphose physique qui rend méconnaissable un homme du peuple après la conversion révolutionnaire:

Quand elle vit un homme jeune, droit, mince, aux formes sveltes et élégantes, à la figure douce et affable, cet homme lui parut avoir commis le nouveau crime de mentir par son extérieur. Gilbert, homme du peuple, de naissance obscure, inconnue; Gilbert, paysan, manant, vilain; Gilbert fut coupable aux yeux de la reine d'avoir usurpé les dehors de gentilhomme et d'homme bon (*Ange Pitou*, p. 916-917).

Cette réflexion de la reine révèle la physiognomonie intrinsèquement réactionnaire qui structure le cycle révolutionnaire de Dumas: le peuple français ne peut prendre corps (politique) dans l'histoire qu'en renonçant à lui-même, en se glissant dans la peau de l'ancienne aristocratie abattue par la Révolution. L'affirmation nationale se paie d'une nécessaire dénaturation (physique) et aliénation (idéologique); le corps politique du Peuple reste impossible et même impensable.

La Révolution proclame la naissance d'une nation, Dumas raconte les apories de cet enfantement: ce paradoxe contredit le discours enthousias-

27 – Ce paradigme historique qui voit dans l'histoire des nations l'antagonisme réitéré de races rivales est issu d'Augustin Thierry et repris par Dumas dans *Gaule et France* (1833). Voir Corinne Saminadayar-Perrin, « Antiquité des races et naissance des nations: modèles scientifiques et logiques discursives », dans *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (dix-huitième et dix-neuvième siècles)*, sous la direction de Sarga Moussa, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 384-398 notamment.

te du roman, qui fait écho à la conviction démocratique de Michelet et va jusqu'à lui emprunter des pages entières à la gloire des hommes de 1789 et de 1792. Faut-il voir là le résultat d'une désillusion largement partagée, après l'effondrement des idéaux lyriques de 1848 et le traumatisme provoqué par l'insurrection ouvrière de juin? Sans doute l'impossibilité de donner *un* corps à la collectivité nationale traduit-elle la crise de la conception romantique de fraternité qui avait prévalu chez les républicains de 1848: toute représentation unitaire du peuple est désormais problématique, et les métaphores corporelles ou organicistes se trouvent nécessairement remises en perspective (sinon en cause) par l'irruption brutale de la question sociale. Si le romancier emprunte aux hommes de 1789 et à l'historiographie romantique le système des métaphores corporelles figurant l'épiphanie politique de la Nation, c'est pour en déplacer la fonction et les enjeux: face à l'effondrement du corps symbolique du roi, la société française cherche encore le principe qui assurerait sa cohésion et lui confèrerait une authentique et légitime conscience politique.

Le cycle révolutionnaire de Dumas enregistre la crise idéologique contemporaine de sa rédaction, dont il présente simultanément les postulations inconciliables: si résolution il y a, elle n'est jamais envisagée au niveau du discours historique qui structure et double le récit – indice indéniable de la résistance des contradictions auxquelles se heurte le projet romanesque. En revanche, la projection de la métaphore corporelle de la synchronie (corps du Roi contre corps national) à la diachronie (l'enfantement douloureux du corps social de la France) esquisse une tentative de dépassement des apories constitutives du roman: le modèle de la génération permet d'envisager la fusion unitaire des contraires dans la naissance d'un être à la fois héritier du passé et fondateur d'un avenir radicalement nouveau – un être à la fois historiquement nécessaire et idéologiquement impensable. Car la figure de l'embryogénie de la France, qui permet de dépasser les blocages historiques et les dysfonctionnements romanesques, fait du même coup l'économie de la conscience historique comme agent de l'histoire – le peuple n'incarnant jamais, en tant que tel, une authentique souveraineté nationale: le malaise politique se projette jusque dans le modèle métaphorique et épistémologique qui prétend lui répondre.